

# Virilité, virilités ?

## Approches philosophiques

**Dominique Folscheid**

DANS **LE JOURNAL DES PSYCHOLOGUES** 2013/5 (N° 308), PAGES 16 À 23  
ÉDITIONS **MARTIN MÉDIA**

ISSN 0752-501X

DOI 10.3917/jdp.308.0016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2013-5-page-16.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Martin Média.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Dominique  
Folscheid

Philosophe,  
université Paris-Est

# Virilité, virilités ?

## Approches philosophiques

**Comment penser la virilité aujourd'hui ? Comment envisager l'articulation du « naturel » et du culturel ? Quelles ont été, depuis l'Antiquité, les positions théoriques et religieuses ? Cette analyse, fondée sur une réflexion philosophique, établit un rapport entre les luttes féministes – notamment leurs excès, quand elles prennent, par exemple, l'allure d'une lutte des classes – et les troubles de la virilité révélés par des comportements atypiques dans les populations masculine et féminine, virant parfois à la violence pure.**

Le tableau que nous offre aujourd'hui la virilité a de quoi nous troubler. Après un demi-siècle d'évolutions sociétales, juridiques et techniques, comment n'aurait-elle pas changé ? Dénoncée comme agent principal de la domination masculine, extirpée de sa coque naturaliste par les théories du « genre », disqualifiée comme valeur par les éthiques du *care*, humiliée par les pratiques de procréation médicalement assistée, elle ressemble à un coq auquel on aurait arraché plume après plume, pour le laisser juste libre de finir au vin.

Et pourtant, jamais nous n'avons été aussi certains et aussi informés de son ancrage biologique. Pour la science, c'est tout simple : le sexe chromosomique XY agit sur les gonades qui sécrètent la testostérone, laquelle commande le développement de l'appareil génital et les caractères sexuels secondaires du mâle, tout en agissant sur le cerveau dès avant la naissance. On peut alors en conclure que « *le comportement est un caractère sexuel au même titre que la crinière, la barbe ou les génitoires* » (Vincent, 1999).

Dans ces conditions, on comprend pourquoi la virilité peut rester semblable à elle-même, avec les tares immémoriales qui vont avec. Virils sont nos petits écoliers violents ; virils nos rugbymen, nos footballeurs et les supporters qui vont avec ; virils nos hommes de pouvoir, en politique comme dans les affaires. Il n'y a qu'à constater comment tous se comportent avec le sexe opposé pour être édifié. Viriles encore sont les productions pornographiques, virils les salafistes barbus... Et que trouvons-nous en face ? Un monde peuplé de créatures d'une féminité érotiquement agressive fait pour lui servir la soupe.

Dans ces conditions, la biologie doit rendre les armes. Elle admet heureusement qu'il y a du flou et du mou dans la nature. Mais quand elle nous parle de l'homme à partir des animaux, ne pratique-t-elle pas au départ une certaine forme d'anthropomorphisme, pour obtenir du zoomorphisme à l'arrivée ? L'agressivité des chiens mâles n'est pas du machisme, et un rat gorgé de testostérone n'est qu'un rat excité, non un hardeur de porno.

Pour autant, ce serait aller trop vite en besogne que de donner congé à la nature pour plonger dans la culture. Il est vrai qu'elle nous offre un champ riche en belles moissons, mais qu'est-ce qu'une culture qui n'aurait rien à cultiver ? Car le problème majeur que nous pose la virilité est l'articulation du culturel au naturel. Et non leur addition, comme l'implique cette anthropologie du centaure si couramment pratiquée, qui nous dispense d'affronter l'épineuse question de la nature humaine, devenue un véritable épouvantail à moineaux. Par certains côtés, la virilité ressemble au phare d'Ar Men, phalliquement dressé près de l'île de Sein, bien ancré dans la roche naturelle, mais qui subit les coups de boutoir d'une mer plus féministe que féminine, traversée de courants violents qui participent à son ébranlement.

Où en est donc la virilité aujourd'hui ? Comment concilier ce qui la constitue comme telle avec ses diverses manières d'être et de se manifester ? Bref, comment la penser ?



## AUX FONDEMENTS DE NOS REPRÉSENTATIONS

### La virilité entre deux natures

Sachant à quel point la langue nous modèle, c'est elle qu'il nous faut suivre à la trace. Le français « virilité », calqué sur le latin *virilitas*, désigne l'ensemble des attributs physiques et sexuels de l'homme mâle. Il désigne aussi les parties génitales et la vigueur sexuelle de l'homme. Or, en latin, *vir* désigne le guerrier, lequel doit faire preuve de *virtus*, d'où vient le français « vertu ». Moins militariste est le grec qui désigne toute vertu comme une « excellence », alors que le mot *andreia* désigne à la fois la virilité et le courage. C'est à partir de ce lien sémantique que Platon et Aristote ont pensé la virilité, entérinant du même coup l'immémoriale tradition de la supériorité masculine. Platon pense, en effet, la virilité à partir de la génération, clef de la distinction des sexes : « *La femme enfante et l'homme engendre*<sup>1</sup>. » L'homme est donc naturellement doté de l'autorité, en tant qu'« auteur » (du verbe grec qui signifie « augmenter »). Dans la même ligne, Aristote n'hésite pas à comparer cette situation aux animaux : « *Le mâle est par nature à la femelle ce que le plus fort est au plus faible, c'est-à-dire ce que le commandant est au commandé*<sup>2</sup>. » Le père, ancré dans la nature, est donc indéboulonnable. Mais, de cette position à la vertu, il y a de la marge.

Ce n'est pas dans le mythe d'Aristophane, le passage le plus fameux du *Banquet*, que l'on trouvera la réponse. Virilité et féminité y sont certes fondées en nature. Les humains primitifs, en effet, étaient divisés en trois genres : mâle-mâle, femelle-femelle et androgyne<sup>3</sup>. Coupés en deux par Zeus pour les punir de leur démesure, ils se sont retrouvés sexués et n'ont plus eu de cesse que de retrouver leur moitié perdue. C'est le thème de l'âme sœur, censé expliquer pourquoi des hommes n'aiment que des hommes, des femmes que des femmes, d'autres le sexe opposé. On notera, au passage, que les hommes qui s'aiment entre eux « *ont une nature au plus haut degré virile* ». Or, la nature dont

il est question ici, qui a valeur de destin, n'est pas la nôtre. Elle reste fondamentalement animiste et symbolique. Les « parents » respectifs de ces trois genres d'être sont le Soleil, la Terre et la Lune.

La vraie position de Platon est ailleurs. Il récuse, en effet, la connexion entre la naissance et la vertu. Tous les hommes, écrit-il, « *riches et gueux, rois et esclaves, Barbares et Hellènes, ont eu dix mille et dix mille fois leur tour en la lignée de n'importe qui*<sup>4</sup> ». Voilà qui ruine à la racine les préjugés racistes, aristocratiques et autres. C'est donc ailleurs qu'il faut placer la virilité comme vertu : dans la capacité de l'âme, grâce au *thumos* (l'énergie, le « cœur »), de dominer la partie bestiale de notre nature. Et pour éduquer les hommes à la vertu, c'est le langage qui joue le premier rôle, sachant qu'il peut aussi nous pousser au vice. Ce qui arrive quand on subvertit le langage, en faisant passer les vertus pour des vices et les vices pour des vertus, afin de pervertir la jeunesse. Le résultat est la démocratie, régime honni de Platon, parce que les désirs les plus vils et les plaisirs les plus immédiats l'emportent alors chez tous. Ainsi dissociée de la naissance pour être liée à l'éducation, Platon fait un pas de plus en détachant, pour partie, la virilité du sexe d'origine. Convaincu que les capacités →

#### Notes

1. Platon, *La République*, IV, 454e.
2. Aristote, *Politiques*, I, 5, 1254b.
3. Platon, *Le Banquet*, 183d.
4. Platon, *Théétète*, 175a.

→ varient selon les individus, indépendamment de leur sexe, il recommande ainsi d'éduquer les femmes comme les hommes, de leur apprendre à monter à cheval et à manier les armes pour devenir soldats<sup>5</sup>. Exit le sexisme ! Il signale cependant, avec malice, que les femmes devront alors s'entraîner nues à la palestre, comme les hommes, ce qui ne manquera pas de provoquer quelques menus problèmes d'attirance sexuelle.

Il faut pourtant attendre Aristote pour savoir comment la virilité, enracinée dans notre sexe natif, peut être également une vertu morale, ce qui suppose que le vice soit également possible. Vice qu'il décrit comme excès ou défaut de virilité : la témérité et la crainte<sup>6</sup>.

Pour l'expliquer, il faut admettre que l'homme a deux natures et pas une seule. La première est celle qui résulte de la nature, mais elle ne livre au petit d'homme que des dispositions, et rien d'autre. Si l'on en reste là, on aura un « enfant sauvage ». Il faut une éducation pour qu'il s'humanise, ce qui se fait par l'acquisition d'*habitus*, des manières d'être accoutumées, dont l'ensemble constituera sa « seconde nature ». Aucun dualisme n'est ici de mise, car ces deux natures sont si bien nouées entre elles que la nature humaine est un résultat, bien éloigné de la nature initiale.

De sorte que ce qui est finalement naturel chez l'homme n'est pas naturel. Être humain est une tâche, d'ailleurs infinie. La nature (*phusis*) doit donc être redéfinie comme suit :

« La *phusis* d'un être, c'est son télos [sa fin]<sup>7</sup>. »

Ainsi se concrétise l'injonction du poète Pindare : « *Deviens ce que tu es !* » Mais comment acquiert-on cet *habitus* ?

Par imitation de modèles vivants, exemplaires. Pour Aristote, ils se nomment Périclès, Lysandre ou Socrate, dont il ne faut pas oublier l'héroïsme au combat. On comprend alors comment la vertu de virilité peut varier en fonction des époques et des cultures. Aristote signale, par exemple, qu'elle est paradoxalement plus grande chez les citoyens en armes que chez les militaires professionnels. Il dit aussi qu'il n'y a pas de vraie virilité chez « les libertins poussés par la concupiscence », que leur impulsivité de bêtes fauves rend audacieux. Et qu'il n'y en a pas non plus dans la forme d'assurance que donne l'ivresse ni dans le suicide pour cause de misère ou de chagrin d'amour<sup>8</sup>.

### Une révolution dans nos représentations

Pour expliquer notre situation actuelle, il faut encore intégrer les apports du judaïsme et du christianisme. Leur intégration dans la pensée, et surtout dans les mœurs, ne s'est certes pas faite en un jour. Les leçons que l'on en a tirées ont profondément divergé, suscité bien des oppositions et même des révoltes. Elles restent, de nos jours, une vraie pomme

de discorde. Il n'empêche que, par rapport à l'Antiquité, une révolution a été accomplie.

Pour commencer, la Nature cesse d'être animée par des puissances divines : elle est la Création de Dieu, opérée par la toute-puissance du *Logos*. Ce Dieu n'est plus l'un de ces dieux virils qui jouissent d'une déesse ou d'une femme pour engendrer un peuple précis, différent des autres. Unique est ce Dieu, donc unique aussi est le genre humain. Mais, au lieu de le créer comme il l'a fait des animaux, « *chacun selon son espèce* », Dieu l'a créé tout entier, « *mâle et femelle* », à son image et à sa ressemblance<sup>9</sup>. Le père humain tout-puissant, seul détenteur de l'autorité, car auteur de sa progéniture, se trouve donc réduit à la condition subalterne de procréateur. Quand paraît la femme, c'est de l'homme qu'elle est tirée. Elle ne constitue donc pas une espèce à part, de nature inférieure. Elle ne diffère d'Adam que par son sexe. Et c'est dans la parole proférée par Adam, en voyant paraître la femme, qu'un nouveau processus s'engage, qui permet de conclure que si Dieu a créé les terriens mâle et femelle, il n'a pas créé l'homme et la femme, qui sont ce qui va résulter de leurs relations (Balmary, 1993). Le dialogue humanisant entre l'homme et la femme, voilà ce qui manquait à la pensée grecque qui n'envisageait les deux sexes que comme séparés par nature.

Le christianisme va reprendre et compléter le tableau. Avec l'Incarnation, les hommes vont devenir tous frères, en tant qu'enfants adoptifs de Dieu et frères du Christ en son humanité. Saint Paul pourra ainsi écrire qu'« *il n'y a plus ni Juif ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car, tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ*<sup>10</sup> ». Après la nature seconde apparaît ainsi une « nature tierce », puisque l'on ne naît pas chrétien, mais qu'on le devient – par le baptême. Mais tout aussi important est le renouvellement de la table des valeurs. La virilité ne pèse plus très lourd face aux vertus spécifiquement chrétiennes que sont la foi, l'espérance et la charité. À l'esprit de domination, lié à la naissance, se substitue le service, à l'imitation du Christ. Saint Paul, un peu vite tenu pour misogyne, parce qu'il fait du mari le « chef » de sa femme, comme le Christ l'a fait, par amour, pour son Église<sup>11</sup>. Le héros chrétien n'est donc plus le valeureux guerrier régi par la morale de l'honneur, mais le saint. Celui qui pratique au plus haut niveau l'amour du prochain (*agapè*) et accepte de mourir en martyr pour sa foi. Saint Paul tente même une dialectique qui fera hurler Nietzsche : « *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort*<sup>12</sup>. » Le modèle est bien le Christ, qui a subi sans broncher avanies et supplices et qui est mort sur la croix en pardonnant à ses bourreaux.

De ce tableau, notre modernité a retenu des leçons très divergentes. L'une, encore actuelle, est que le christianisme historique a conforté les hiérarchies traditionnelles déjà en place, la prépotence du père, la sujétion de la femme. La deuxième est qu'il a posé les fondements de nos sociétés démocratiques égalitaires. La troisième, due à la dévaluation de la virilité, est qu'il est à la source des valeurs de ressentiment, d'où notre goût immodéré pour la victimisation.

## TROUBLES DANS LA VIRILITÉ

De nos jours, la virilité a bien des raisons de se sentir troublée. La faute à la pression qu'exerce sur elle l'esprit du temps, diffusé par les médias. Elle le vit comme autant d'agressions, certes fort diverses, mais qui se sont empilées et combinées. D'où l'impression de vivre sous contrainte, l'une extérieure, sous forme de lois ; l'autre intérieure, sous forme de mal-être et de mauvaise conscience.

## L'égalisation des conditions

Le débat était déjà vif au XIX<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne Alexis de Tocqueville, revenu d'Amérique. Là-bas, les fondements de la démocratie à tendance égalitaire étaient en place dès 1776. La *Déclaration d'indépendance* américaine a accordé les mêmes droits à tous les êtres humains, en tant qu'ils sont tous des créatures de Dieu. Alexis de Tocqueville se demande si la démocratie ne pourrait pas « *enfin agir sur cette grande inégalité de l'homme et de la femme, qui a semblé, jusqu'à nos jours, avoir ses fondements éternels dans la nature* » (Tocqueville de, 1832). Il a déjà observé, sur place, la disparition du père aristocratique, chargé de tous les attributs traditionnels. Les deux sexes jouissent de la même liberté, mais le partage des tâches demeure, justifié à ses yeux par les différences de conformation entre les hommes et les femmes. Les Américaines peuvent alors faire « *souvent voir une mâle raison et une énergie toute virile* », alors qu'elles restent « *toujours féminines dans leurs manières* » (*idem*). Tout autre est la situation de l'Europe, où une minorité réclame que l'on fasse de l'homme et de la femme non seulement des égaux, mais des semblables. Alors que, dans les faits, la domination masculine, intacte, contraint les femmes à adopter pour leur complaire une féminité factice, de posture, en se montrant « *futiles, faibles et craintives* » (*ibidem*). Un demi-siècle plus tard, Nietzsche réagit violemment contre le processus de démocratisation des conditions, sous laquelle il voit l'influence perverse du christianisme. À cause des valeurs de ressentiment comme la pitié, la charité, l'humilité – ce qu'il appelle la « *moraline* » –, ce dernier a permis aux faibles d'affirmer leur volonté de puissance

en attaquant les forts, les virils, par leur point faible : leur mauvaise conscience. Il rend, certes, un vibrant hommage à la femme : « *La femme parfaite, écrit-il, est un type d'humanité plus élevé que l'homme parfait.* » (Nietzsche, 1878.) Mais ce qui fait sa supériorité est que sa nature est « *plus naturelle que celle de l'homme* », car son premier et dernier devoir est de « *mettre au monde des enfants robustes* » (Nietzsche, 1886). Or, voici que la nouvelle femme se pique d'écrire des livres, de faire des études, de désertir la religion et de faire de la politique. Avec l'appui des « *crétins mâles* », en plus ! Résultat, elle va y perdre ses instincts féminins, et l'homme sa profondeur. Comme l'avaient compris les Grecs, l'homme doit donc se penser en oriental : « *Il doit considérer la femme comme une propriété, comme un bien qu'il faut mettre sous clef, comme un être prédestiné à la domesticité et qui y trouve son accomplissement* » (Nietzsche, 1886). Nietzsche en conclut que « *la "virilité" européenne souffre comme d'une maladie* » (*idem*).

Inutile de dire que Nietzsche a perdu la bataille, même s'il existe encore bien des nietzschéens qui s'ignorent.

## La révolte féministe

Avec le féminisme, c'est le déboulonnage de la statue du Commandeur viril qui se profile à l'horizon. La femme qui revendique l'égalité s'oppose juste au sexisme. Devenue féministe, c'est au phallogentrisme et à la phallocratie qu'elle s'en prend. Au point de vue masculin, qui a fait le monde à son image, elle veut opposer un point de vue féminin. Et, pour ce faire, elle doit s'insurger. Le féminisme prend alors, d'une certaine manière, la place de la lutte des classes, au point de s'inscrire de manière troublante à un moment précis de la dialectique du maître et de l'esclave, décrite par Hegel.

C'est le moment où l'esclave, qui a préféré renoncer à la lutte à mort pour la reconnaissance afin de sauver sa vie, est contraint par son maître à travailler la nature pour en laisser les fruits à la jouissance du maître. Comment ne pas y voir la situation d'oppression faite aux femmes depuis la nuit des temps ? À elle revient le travail d'humaniser la nature, qui consiste à mettre au monde un fils, →

### Notes

5. Platon, *La République*, IV, 423-424c.
6. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 9, 1115a.
7. Aristote, *Politiques*, I, 2, 1252 b.
8. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 11.
9. *La Genèse*, 1, 27.
10. *Épître aux Galates*, 3, 28.
11. *Épître aux Éphésiens*, 5, 21-22.
12. *Épître aux Corinthiens*, 12, 10.

# DOSSIER

## La virilité est-elle en crise ?

→ objet de jouissance de l'homme, par qui va se perpétuer sa lignée. Or, la femme est aussi celle qui va allumer le désir de l'homme, susciter des rivalités, sources de violence. En tant que matrice et en tant que tentatrice, elle est dépositaire de la toute-puissance et met l'homme en danger. La Grèce antique a donc enfermé épouses et mères au gynécée, pour gambader dehors avec les hétaires. L'Arabie fait de même, en ajoutant le *niqab* et l'*abaya*, sorte de gynécée portatif et de préservatif des yeux pour des mâles trop inflammables pour se contenir.

Les armes de la révolte sont celles que Nietzsche a décrites : celles du faible, qui va chercher à inoculer de la mauvaise conscience chez les forts, pour le pousser à la repentance en plus de la reddition. L'instrument, c'est

le discours, version langue de feu ou langue de bois, cela dépend. Les résultats sont là : ce sont généralement des hommes – ces « *crétins mâles* », disait Nietzsche – qui, la queue basse, ont voté les lois réclamées par les femmes. La féminisation croissante d'une certaine partie du vocabulaire a montré que le *Logos*, devenu féministe, était toujours capable de recréer le monde. Le monde a-t-il changé de sexe pour autant, avec inversion du sexisme à la clef ? Certes pas. C'est plutôt une formule mixte qui semble se mettre en place, comme le montrent certaines mises en scène destinées à ajuster les protestations à notre société du spectacle. Il faut que le discours se fasse image pour faire choc. Avec le mouvement des *Femen*, ces frères jeunes femmes qui manifestent bruyamment, couronnées de fleurs et la poitrine nue, on est servis. On a parlé, à ce propos, de « *nudité révolutionnaire* », pour marquer la filiation avec les révolutions antérieures (Femen, 2013). Ces femmes opèrent en femmes, à l'opposé des virils ouvriers de Continental ou de Goodyear affrontant la police. Elles n'agissent pas d'instruments contondants, ne dégagent pas de pistolet, seulement leur poitrine. Subversion des seins qui n'allaitent pas pour en faire des armes... Des armes de faibles, devenues une force de pression.

### Du « *gender* » au « *queer* »

Cette fois, l'homme viril peut se sentir ébranlé dans son identité, voire agressé, sans bien comprendre de quoi il retourne. Il n'a jamais entendu parler des *gender theories*, ne comprend pas comment il peut avoir un « genre » qui ne soit pas son sexe. Il n'a jamais entendu parler de Judith Butler et des approches « *Queer* » de la chose (Fassin, 2006 ; Fassin et Margron, 2011). Il a juste entendu ressasser la formule choc de Simone de Beauvoir (1949) selon laquelle « *on ne naît pas*

*femme, on le devient* ». Cela vaudrait-il pour lui ? On ne naît pas homme, mais on le devient ?

Chez Simone de Beauvoir, l'arrière-plan est l'existentialisme de Sartre : l'homme n'a pas d'essence, seulement une existence, que l'on doit au libre pro-jet de soi-même. Alors que, dans le regard et les attitudes des autres, on est considéré comme déterminé. Dans un monde masculin, la féminité imposée à la femme n'est donc qu'une construction sociale dominée par les hommes. Avec les théories

du « genre », on instaure un clivage dans la sexualité primaire, celle du sexe natif, confirmé par l'assignation décrétée par l'entourage au vu des seuls appendices sexuels apparents. Cette assignation initiale commande une destinée en suscitant un mode

d'éducation qui n'est en réalité qu'une construction sociale. Or, il y a loin de la sexualité native au « genre », qui est au fond une sexualité seconde, un sexe psychosocial, le seul qui soit librement assumé. Pour dorer la pilule, bien amère, on soutiendra que c'est le moyen de libérer en l'homme la polarité féminine qu'il a trop longtemps étouffée. C'est ainsi que certaines écoles de Suède interdisent d'employer les pronoms masculins et féminins pour parler aux petits garçons et aux petites filles. On optera donc pour le neutre, qui sert normalement à désigner les choses. Bel hommage rendu au langage, tenu pour tout-puissant en matière de sexualité... Aux États-Unis, on luttera de même contre le *mothering*, qui consiste, pour les mères, à dresser les petites filles à devenir de bonnes petites femmes opprimées. Même chose pour les garçons, si prompts à se comporter en affreux viriloïdes.

On fait encore un pas de plus avec les théories « *Queer* » (terme intraduisible, qui suggère « théorie crade » – certains ont proposé « théorie trou-du-cul »...). Rejetant les oppositions binaires du masculin et du féminin, de l'homme et de la femme, on les recoupe transversalement pour les reclasser en homos et hétéros. D'où un brouillage de la différence des sexes, puisque l'on aura des hommes et des femmes des deux côtés. Sachant que le mot « *hétérosexuel* » est apparu après celui d'« *homosexuel* », qui remonte au fameux article de Carl Westphal, en 1870, l'idée d'inversion se retourne : l'homo n'est plus l'inverti, c'est l'hétéro qui est l'inverti de l'homo. Il ne s'agira plus seulement de militer pour les droits des homosexuels, mais de mettre en cause la valeur de référence que représente encore l'hétérosexualité. Cette dernière devient alors la cible unique d'un étrange collectif siglé « *LGTB* », où l'on trouve en vrac lesbiennes, gays, transsexuels et

*Avec les théories du « genre », on instaure un clivage dans la sexualité primaire, celle du sexe natif.*

bisexuels. Pour légitimer ces derniers, il faut délégitimer l'hétérosexualité, dont la position normative fait de toutes les autres orientations sexuelles des anomalies et des déviations.

Comment un homme qui vit paisiblement son sexe ne serait-il pas troublé quand on lui demandera d'avouer son orientation sexuelle ? La pudeur est déjà mise à mal quand elle concerne l'intime, et toute demande d'aveu est suspecte d'accusation larvée. Serais-je un homo qui s'ignore, donc un homo refoulé ? Et, puisque les homos ont tiré de leur orientation une « fierté », est-ce à dire que l'hétérosexualité est honteuse ? Or, si l'*outing* a un sens pour l'homosexuel, qui ne paraît pas ce qu'il est, il n'en a aucun pour l'hétérosexuel. Sauf que cette demande suggère que l'on rallie une idéologie, supposée valable pour tous, selon laquelle le sexe biologique n'a qu'une importance subalterne par rapport à l'orientation sexuelle.

De là à « dégenrer » certaines pratiques, il y a encore de la marge. Quand on s'attaque, comme en Suède, à la manière normalement virile de pisser, en imposant l'usage du siège à tous, on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt de faire des hommes des femmes comme les autres. Serait-ce un lointain écho de la dialectique marxiste, selon laquelle la classe prolétarienne parvenue au pouvoir sera la classe universelle ?

### La fin de la virilité ?

La « *fin des hommes* » est devenue un thème vendeur (Rosin, 2013). L'évolution récente mais rapide de nos sociétés peut laisser penser que la femme, qui n'était « pas toute », est devenue « toute ». L'ogresse dévorante aurait ainsi pris la place de l'ogre mâle. La Reine du foyer et la petite Fée du logis existent encore, mais elles subissent la concurrence féroce de la femme nouvelle. Celle qui retarde sa maternité pour cause d'études et de carrière, fait des avances érotiques, paie sa part au restaurant, refuse les fleurs et la galanterie, se fait faire un gosse par un *quidam* de passage, en avorte comme une grande, vire du logis le compagnon qu'elle ne supporte plus ou qui va fureter ailleurs. Elle obtient alors de la juge aux affaires familiales, qui est une femme, la garde de l'enfant et la pension alimentaire. Si le couple demeure, il peut être celui d'un homme au foyer et d'une *executive woman*. Des sondages réguliers nous livrent les résultats des « progrès » masculins, assortis d'évaluations moralisantes (« en progrès, mais peut mieux faire »). Tout se passe comme si le phallus s'était détaché de la virilité pour passer à l'autre sexe.

À l'arrivée des courses, cela peut donner l'affaire caricaturale du « papa perché ». Étonnant numéro de voltige que celui

exécuté par ce père frustré, installé en haut d'une grue, en février 2013, à Nantes. Et comment transmute-t-il son impuissance en puissance ? En se victimisant, en opposant à son épouse et à la ministre concernée des armes de féministe. Celles de la dissuasion du faible au fort, celles de la prise d'otage morale.

Et, pourtant, il suffit d'ouvrir les yeux pour se rendre compte que la virilité, qui se vit troublée, réprimée et brimée, est soumise à un *teasing* permanent. Les codes se sont, certes, uniformisés et mélangés, mais les différences se sont réparties autrement. Les femmes peuvent faire de la moto tout de cuir vêtues, mais elles prennent bien soin de se faire épiler de partout. Le poil, c'est l'ennemi de la féminité. En face, on a des hommes qui se rasent les testicules et portent des boucles d'oreille, mais aussi une barbe de trois jours et des tee-shirts moulants sur des pectoraux travaillés à la gonflette. Les Allemandes jouent au foot comme les hommes, mais leur équipe nationale a fait un tabac en posant quasi nue, dévoilant des poitrines de grande classe. Chez les femmes d'affaires, le tailleur pantalon est strict, mais le décolleté plongeant. Les idoles féminines de la chanson sont de vrais chefs d'entreprise, mais leurs apparitions sont érotiquement ravageuses. Rihanna ou Madonna, autant de féministes qui « portent la culotte » – oui, mais petite, très petite, la culotte.

### LA VIRILITÉ CLIVÉE

#### La virilité au pinacle

Que s'est-il passé pour brouiller les cartes à ce point, puis les rebattre autrement ? Ce que Platon, à la fin du mythe d'Aristophane, avait mis dans la bouche de Zeus : que si les humains déjà divisés continuaient d'être tentés par l'*hubris*, ils seraient coupés à nouveau et marcheraient désormais à cloche-pied. Mais, pour opérer pareil clivage, il a fallu l'intervention d'une autre puissance : celle du Prométhée technicien. Avec la contraception et la procréation médicalement assistée (PMA), le nœud gordien qui liait naturellement les deux puissances de la virilité a été tranché.

Pour la virilité troublée et brimée, c'est une revanche et une immense bouffée d'air. Disqualifiée comme sexiste et phallocrate, elle va reprendre du poil de la bête, quitte à passer pour machiste. « *Plus le sexe se perd comme différence, plus le génital s'impose comme référence.* » (Bruckner et Finkielkraut, 1977.) Si les termes « libération sexuelle » ont un sens, ce serait celui-là : libéré des sentiments, des relations authentiques avec l'autre, des passions de l'amour, des différences d'âge, de statut, de classe et même de sexe. Libéré, bien sûr, de toute implication →

# DOSSIER

## La virilité est-elle en crise ?

→ génésique par la pilule de Pincus, le préservatif ou la stérilisation volontaire (le sperme étant gardé au frais, en banque).

Ce que l'on appelle aujourd'hui le « sexe » constitue à la fois un fond de décor et un monde – un petit monde implanté dans le grand, mais omniprésent. Il a son optique, son acoustique, son imaginaire, sa culture. Il constitue finalement un « ordre » à haute valeur normative (Folscheid, 2002). Le sexy est le genre d'érotisme qui lui convient. Il lui sert d'affiche et d'antichambre, aussi de sergent recruteur si l'on sort des limites de la simple contemplation. Il reste flou chez les mâles : il paraît que l'on goûte fort le look viriloïde, type *bad boy* « *aux dents d'acier, looké dreadlocks et tatous* » (sic). Sur ce terrain, l'avantage est aux femmes, physiquement favorisées pour exploiter le sexy, quitte à en abuser. Lors des derniers *Grammy Awards*, les organisateurs ont prié les tops d'éviter les tenues moulant seins et fesses, dévoilant ou suggérant les parties génitales. Les lolitas d'aujourd'hui, qui vont nombril à l'air, dévoilent le haut de leur string, portent jupe ou short courts, tirent également sur la ficelle. Elles offrent ainsi aux garçons, qu'elles qualifient par ailleurs d'« obsédés sexuels », un miroir où leur virilité peut s'évaluer et s'exciter.

Grâce au sexe, la virilité peut revenir à sa base la plus naturelle et se concentrer sur son instrument : la bite. Que l'on soit homo ou hétéro, impossible de s'en passer sitôt que l'on « fait du sexe ». Réparaît la femme qui n'est « pas toute » et qui réclame d'être pénétrée. Féminisme ou pas, la prime est à la bite. Une bite performante, quitte à la faire rallonger, à la conforter à coups de Viagra, ou à lui substituer une prothèse. L'objectif étant de produire du spasme, il faut que les organes puissent s'emboîter entre eux. Mais grâce au cybersex, on peut même se passer du corps de l'autre. *Idem* avec le développement de la télébaise, des machineries sensorielles ou des implants à orgasme. Triomphe de l'autoérotisme... À la limite, le « sexe » n'a donc pas de sexe. Le simple baiseur a éliminé l'amant et le séducteur. La virilité comme vertu dominant la bête n'est plus de mise : il s'agit, au contraire, de « s'éclater comme une bête ». La seule morale qui tienne est celle de la prophylaxie et de la performance. Baiser *safe* (au risque d'y perdre le *fun*), et surtout bien baiser. Ce qui requiert de la technique et aussi des modèles à imiter. On les trouve chez les hardeurs du porno, lequel a réussi à modéliser, scénariser et normer le sexe. En pleine époque féministe, c'est le triomphe des filles à quatre pattes, collier de chien au cou, réclamant la pâtée à laquelle elles ont droit. Le côté ludique du sexe a naturellement poussé les jeux vidéo vers le sexe. Pensons à *Tomb Raider*, dont l'héroïne est la célèbre Lara Croft. Dans sa version 2013, elle a l'allure d'une bimbo ultrasexy, armée de pistolets, tenant en main un arc

évoquant celui de Cupidon. La mixité des attributs est bien là, mais la femme a capté une bonne part de la virilité. La violence n'est donc pas loin, car la virilité polarisée sur le sexe la porte en elle. Bien des films en témoignent, de *Barbarella*, avec Jane Fonda en guerrière sexy, à *Kill Bill*, avec Uma Thurman. Lisbeth Salander, héroïne de la saga *Millenium*, est une vraie synthèse : tatouée punk, experte en informatique, ultraviolente quand il faut, elle sait jouir en femme sous Michael Blomkvist, sans dédaigner les relations lesbiennes.

Faut-il parler de « fémivirilité » ? Philip Roth a daté de 1964 l'apparition sur les campus américains de filles draguant et baisant comme des hommes. On entend en ce moment Laura Cohen, dans *Mon loup*, se chanter en Petit Chaperon rouge qui veut s'offrir le loup, même pas déguisé en grand-mère (« *Je veux te manger mon loup... sweet, sweet, honey...* »). Le déshonneur, pour les filles, consistait à perdre leur virginité avant le mariage ; il est désormais de ne pas la perdre. Se faire qualifier de « salope » est un compliment, opposer un refus vous certifie « pas libérée ». Il est alors tentant, pour l'homme excité, de forcer un obstacle auquel il ne croit pas. Ce qui peut le pousser au harcèlement sexuel, voire au viol. La violence liée au sexe peut se dialectiser de manière féministe. Chez Virginie Despentes, dans *Baise-moi* (1999), la femme se venge virilement de la virilité violente en introduisant un canon de pistolet, l'analogue d'une bite prête à tirer son coup, dans l'anus de l'homme réduit à l'impuissance. Elle peut, au contraire, se dialectiser en combat de victimes, comme dans le dernier épisode de la tragi-comédie Strauss-Kahn. Classé Baiseur Suprême, devenu un repoussoir, DSK a d'abord été considéré comme victime par Marcela Iacub. Puis, en se frottant à lui, c'est elle qui est devenue la victime du « cochon » qui lui a mangé une oreille. Elle a alors publié un « livre de truie » sur ledit cochon, et se voit finalement condamnée par la justice pour atteinte à la vie privée.

Les jugements de valeur concernant les affaires de sexe sont flous. Condamnation sans appel pour les pédophiles et violeurs. Mansuétude pour les écarts sexuels des footballeurs ou rappeurs virils, dont les frasques s'étalent à la une. Railleries et mépris pour les politiciens atteints de berlusconite aiguë, qui se paient des petites putes pour animer les *bunga-bunga* (création du colonel Kadhafi, qui s'entourait d'amazones...).

### La virilité génésique

Avec les techniques de procréation médicalement assistée (PMA), nous voici de plain-pied dans l'autre versant de la virilité clivée. Ce ne sont encore que des pratiques très minoritaires, mais elles sont en passe de devenir

le paradigme de tous les modes de procréation. L'évolution de la langue l'atteste : on a un « projet parental » et on « fait » un enfant. Grâce à la PMA de pointe, on peut même le « faire faire ». Le lien avec le versant sexe est rétabli quand les idoles de la chanson ou du cinéma jouent sur les deux tableaux.

On a ainsi récemment appris qu'Elton John venait de prendre livraison de son second enfant, moyennant 20 000 livres payées à la mère porteuse. Productivisme et consumérisme se retrouvent donc des deux côtés, ce qui implique diverses formes de marchandisation des corps comme de leurs éléments. Rien d'étonnant à cela, puisque l'on retrouve partout le même corps machine, dont on ne retient que les fonctions et les composantes biologiques. Ici, la virilité se réduit à sa dimension génésique nécessaire pour avoir des enfants, tant que l'on ne les produira pas par clonage. Mais c'est alors la connexion entre cette puissance et la paternité qui défaille.

Tant que l'on en reste à la FIV homologue, où le couple fournit les gamètes, rien ne change sur ce point. Quand l'homme voit son sperme récusé, pour cause d'infertilité ou pour motifs prophylactiques, il reste père officiel, mais la filiation est rompue. Le géniteur sera père naturel, porteur de sa propre filiation, mais exclu par la loi de la paternité légale. Depuis Napoléon, reprenant la sagesse coutumière, est réputé père le mari de la femme qui enfante. La mère étant certaine, le père incertain, la famille prime. Avec la PMA, la mère n'est plus certaine (elle peut être seulement génétique, utérine ou porteuse), alors que le géniteur peut être certifié certain, par analyse génétique. Il sera connu, mais mis au secret de la machine administrative. En France, il sera un inconnu-connu.

Qu'est-ce qu'un donneur ? C'est à la fois l'autre et le corrélat du baiseur. Seul compte son caractère de mâle : XY. Sa virilité, exclue du sexe mais pas du sexuel, est à nouveau clivée. Dans l'alcôve du *masturbatorium*, face à une imagerie supposée excitante, le poignet est seul à la manœuvre. Le crachat glandulaire accompli, dans un réceptacle qui n'a rien d'un corps, la biologie prend immédiatement le relais pour évaluer les potentiels du produit. On reste dans le registre de la performance virile, mais ce n'est plus la même. Impossible de la constater par ses effets ressentis, l'éventuel fiasco est ailleurs, dans l'infécondité, ou la présence de tares génétiques. Le même homme qui a pu s'éclater comme une bête dans le sexe est devenu un étalon, un simple reproducteur, comme chez les animaux

domestiques. De la filiation il n'est plus question, remplacée par la « traçabilité ».

L'ambivalence atteint ici un sommet. D'un côté, la virilité se trouve magnifiée dans sa puissance brute. Certains donneurs de sperme peuvent avoir des dizaines et même des centaines de rejetons. On a des témoignages de donneurs récidivistes qui manifestent une évidente jouissance d'avoir semé à tous ventres. Ils se fantasment en Zeus métamorphosé en taureau pour faire couler la vie à flot. Un donneur de Maastricht, devenu célèbre, peut réunir épisodiquement le troupeau de ses petits veaux, sous le regard éperdu des mères qu'il voit peut-être en vaches.

Le sperme, classé « médicament » par certains, devient cette « eau de vie » dont parlait Héraclite. D'un autre côté, la virilité doit subir l'humiliation que lui inflige la cynique loi du marché. Le sperme est surabondant, on le sait, tandis que les ovules sont rares. Le jet de sperme à 400 dollars fait donc pâle figure par rapport à l'ovule de top-modèle diplômé de Harvard

à 25 000 dollars. Voici la vente de sperme réduite à la condition de petit boulot pour étudiant fauché ou pour glandeur californien impénitent. La télévision nous en a exhibé un, nommé Jeffrey, devenu multidonneur pour pouvoir vivoter, qui déclare que ses seuls vrais enfants sont les chiens vivant avec lui dans sa caravane.

Séparée du corps, privée de partenaire, la semence a besoin d'un lieu pour exprimer sa puissance fécondante. Ce lieu, c'est le laboratoire, devenu une sorte d'exo-corps prothétique dominé par l'artifice. Preuve que si le corps est bien une machine, alors une machine peut être aussi un corps. Un corps fécond, capable d'engendrer, en réalité de produire. Et c'est cette machine supérieure qui va désormais détenir le phallus. La virilité devient alors volatile, au point de passer du géniteur au maître d'ouvrage. C'est ainsi que Jacques Testart et René Frydman ont été appelés « pères » d'Amandine, premier bébé-FIV français. On pourrait ajouter que le père biologique n'est plus porteur de la Loi, parce que cette dernière a été remplacée par la loi tout court, celle qui dit les droits et les interdits en matière de PMA.

La virilité se découvre aujourd'hui, dans nos pays, dans un état de dénudation avancée. Le bon côté de l'affaire est qu'elle n'est plus attachée comme avant à des attributs dont elle s'est indument arrogée le monopole, au détriment des femmes. La virilité est certes en crise, et un point d'équilibre est encore à trouver (Cespedès, 2013). Le désir et l'amour y pourvoiront. Comme le diamant, ils sont éternels. ▶

*Avec les techniques de procréation médicalement assistée, nous voici de plain-pied dans l'autre versant de la virilité clivée.*